

1958- 1967 : lettres d'Avignon

1958

Avignon, Juillet 1958, 11h

Mon Michel,

J'attends un instituteur qui doit me donner des tuyaux intéressants pour ma prospection (c'est un militant communiste ami de Rouvet).

Voyage agréable, mais je n'ai pas dormi. Tel un membre de la famille Fenouillard, j'avais peur que le contrôleur oublie de me réveiller, et je regardais l'heure sans arrêt.

Arrivée à Avignon, j'ai mis mes bagages à la consigne, et j'ai exploré la ville au soleil de 7h du matin, c'était fort agréable. Un café, deux croissants, et j'ai pris un taxi pour mon hôtel, qui est dans une vieille maison derrière le Palais des Papes. La chambre est décevante (sombre). Je vais peut-être demander de changer, mais peut-être sera-t-elle plus fraîche et comme je n'y vais jamais dans la journée...

Vu Rouvet, toujours agité. Il travaille et habite dans une tente, dans un verger du Palais. La Cour, où se déroule le spectacle, est magnifique, et installée à la perfection.

Mon objectif N°1, le seul actuellement, est l'avant-première. Je vais voir avec mon instituteur quelles sont les entreprises à contacter. Et surtout, je vais me mettre au Velosolex ! Le Bureau du Festival, où je me trouve actuellement, est à 2 km du Palais, et sous le soleil il fait chaud ! Car le temps est éclatant. L'accent du Midi me paraît toujours peu sérieux. Je l'ai beaucoup plus souvent entendu imité que parlé sérieusement.

Comme toujours lorsque je n'ai pas encore fait mon trou, je me sens un peu désorientée. Toujours mon besoin d'avoir des « habitudes ».

Merci, mon Michel, pour cette dernière semaine de joie et de tendresse. C'est bien bon de s'aimer quand on y arrive...

Je t'embrasse, mon amour.

Ta Sonia

PS : Corvées à ne pas oublier :

Mme Lagrange

Far

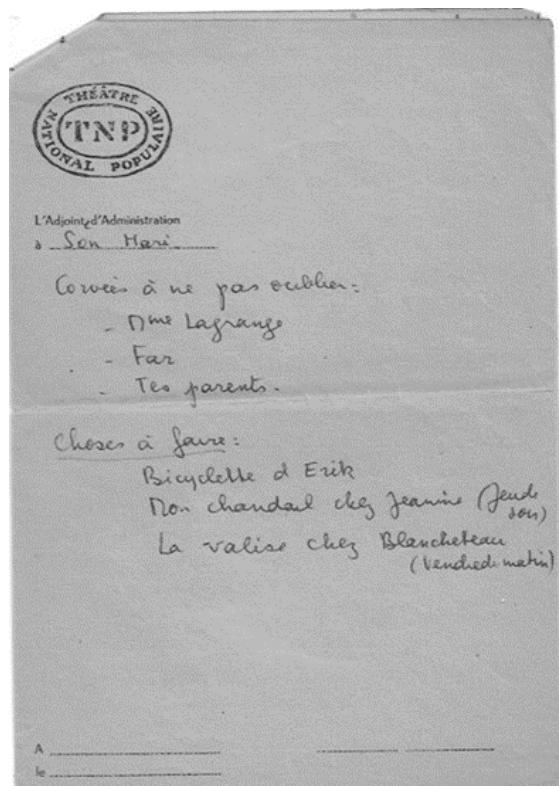
Tes parents

Choses à faire :

Bicyclette d'Erik

Mon chandail chez Jeanine (jeudi soir)

La valise chez Blancheteau (vendredi matin)



Avignon, Juillet 1958

Mor chérie,

Je suis finalement partie lundi soir. C'est la première fois qu'ici à Avignon, on a réservé la première soirée du Festival aux comités d'entreprise et aux associations, et quand Rouvet est arrivé, il a découvert qu'il n'y avait que 200 places réservées. Il a téléphoné à Paris pour que je vienne tout de suite, et mardi matin à 6h30, j'arpentais les rues d'Avignon sous le soleil du matin. Un vrai bonheur !

Mon hôtel n'est pas un succès, mais c'est difficile d'en changer. C'est très propre, mais les deux personnes âgées qui viennent d'en prendre possession n'ont aucune idée sur la façon de diriger un hôtel. Par ailleurs, elles sont sympathiques. Il n'y a pas d'eau chaude (c'est la seule chose à laquelle je tiens). Le matin, la dame fait irruption dans ma chambre avec une tasse de café qu'elle sert tout de suite, et un broc d'eau chaude que je l'ai péniblement convaincue de me fournir. Donc soit c'est le café qui refroidit, soit c'est l'eau chaude. A moins que je boive le café d'une main pendant que je me lave les pieds avec l'autre.

Pout le moment, mon travail consiste donc à « sauver » cette avant-première. J'ai téléphoné à toutes les entreprises d'Avignon, et visité la plupart. Mais malheureusement, il n'y en a pas beaucoup, et il y a 2900 places dans cette salle.

Le TNP joue dans la Cour d'honneur du Palais des Papes, un endroit superbe. Comme une très grande salle, mais avec des murs du Moyen-âge et le Cid au-dessus de sa tête. Derrière cette Cour, quand on descend un vieil escalier de pierre, on trouve un verger où les acteurs répètent dans la journée. Ceux qui ne jouent pas dans une scène sont étendus dans l'herbe ; ils portent des chapeaux bizarres et seulement des shorts, car il fait très chaud. C'est étrange de voir Gérard Philipe déclamer dans cette tenue au centre de ce petit verger.

Au fond, Rouvet a dressé sa tente où il loge et dont il a fait son bureau (avec téléphone, etc.). Il est très bien installé, mais le matin on ne sait jamais si on peut s'approcher de la tente, ou si on va le trouver en pyjama.

Je mange dans divers petits restaurants, et le soir je vais dans la Cour d'honneur et m'installe dans un coin pour regarder les répétitions. Car le soir, quand il n'y a plus de visites de touristes, on répète sur la vraie scène. C'est une atmosphère étrange dans un lieu magnifique.

Avignon, 11 juillet 1958

Mon Michel,

Je me demande si tu as décidé de partir à Beg Meil et j'ai hâte de savoir ce que tu fais.

Je me fais lentement à la vie d'Avignon. Ma prospection est pratiquement finie : j'ignore quels résultats elle donnera. N'importe comment, ce n'est qu'un palliatif. Tout a été fait trop tard, et pour cette année, cela ne donnera pas grand-chose. Mes contacts avec les communistes de la région ont été très positifs. Le seul coin industriel est Sorgues (à 10 km) où il y a des usines de St Gobain, etc., mais il est trop tard pour que cela donne vraiment. J'ai organisé une réunion des responsables syndicaux avec Vilar demain. Cela m'aura au moins permis de voir que mes complexes en ce qui concerne la prospection se sont bien évanouis. Principalement parce que Rouvet et Vilar sont persuadés que je le fais à merveille. Je sais, moi, que

cela dépend peu de moi, et beaucoup des « animateurs » que je rencontre sur mon chemin. Mais de travailler dans un climat « approbateur » décuple mes moyens. Vraiment, je ne carbure bien que quand on me fait des compliments : ce n'est pas très glorieux.

Il fait très beau. Les cigales chantent. Je suis assise dans la tente de Rouvet, qui est à Paris. Il fait frais mais dans la ville on se traîne.

Rouvet semble penser que je ne vais gêne m'occuper du Centre de Jeunes, mais travailler à l'Administration. Cela ne me déplairait pas, si il ne prenait prétexte de cela pour déclarer qu'il y a trop de monde à l'Administration ici, et que l'année prochaine, au lieu de venir au Festival, je viendrais quinze jours seule en juin pour préparer l'avant-première. Cela ne fait guère mon affaire, comme tu l'imagines, et j'attends la venue de Mme d'Ornhjelm pour qu'elle s'arrange afin que j'aille au Centre de Jeunes, et que mon défraîtement soit effectivement, de ce fait, payé par la municipalité.

Le soir, j'assiste aux répétitions. Il fait doux, il y a des étoiles. Je suis toute tranquille sur mon banc, et je me sens bien.

As-tu reçu une réponse de Mme Doutreligne ? Sans cela, il faudrait peut-être téléphoner et se préoccuper de prendre des places pour le 30 juillet 15h pour Beg Meil. Cela risque d'être difficile, à cette date.

Je t'embrasse tendrement, mon Minou. Et je pense beaucoup à toi.

Ta Sonia.

Avignon, Juillet 1958

Mon Michel,

Je voudrais bien que tu puisses t'arranger pour aller à Beg Meil mais je vois bien que cela t'ennuie de demander à quelqu'un d'autre le service de s'occuper d'Erik. N'est-il pas possible qu'il rentre le 11 ? C'est trop bête, tout de même. Qu'est-ce qui a pu faire changer Peter Mayer d'avis ? J'espère qu'il n'en a pas tellement marre d'Erik qu'il s'en débarrasse.

Il faut qu'Erik laisse à Paris son blazer, sa culotte en tergal et ses affaires un peu « habillées ». Qu'il emmène les pulls que j'ai préparés et le sac de couchage vert. Le matelas pneumatique n'est pas étanche, qu'il le laisse donc. J'ai écrit à Mme Fontinelle qu'il arrivait le 13 à 6h07. Il faudrait qu'il demande à quelqu'un dans le train de le réveiller et qu'il sache quelle est la dernière station avant Siorac.

Il me semble que tu peux fort bien demander à Jeanine ou à Jacqueline Jomaron de s'en occuper. Ou même peut-être Vitia, puisqu'en échange tu emmènerais Antoine. Je suis sûre que tu peux trouver quelqu'un. N'aie pas de complexes de ce côté, je t'en supplie.

Tout va bien ici. Je me suis lancée à corps perdu dans la prospection. J'ai vu et téléphoné aux vingt entreprises importantes d'Avignon. Je me suis baladée dans les syndicats, à la Bourse du Travail, dans les grands magasins. J'ai l'impression d'être là depuis une semaine.

Je travaille au Bureau du Festival, qui est dans la ville, et je vais deux ou trois fois par jour au Palais des Papes. Les consignes de Rouvet sont difficiles à observer : les restaurants sont tous pleins de comédiens du TNP, mais heureusement j'ai ma Mademoiselle Bansard à laquelle je me cramponne.

Déception du côté de l'hôtel. J'ai changé de chambre mais c'est mauvais comme service, etc. Ce n'est pas grave, j'y suis rarement.

Le soir, j'assiste aux répétitions (avec l'autorisation directoriale) dans un coin de la Cour. C'est un endroit merveilleux, et ces répétitions sont étonnantes comme ambiance.

Si tu n'allais pas à Beg Meil, essaye de venir. On passerait ensemble le dimanche et je serai peut-être plus libre qu'en plein Festival. Mais évidemment, cela ne fait pas longtemps que nous nous sommes quittés et c'est peut-être un peu idiot.

Je t'embrasse, mon Michel. Je suis toute proche de toi.

Je t'aime

Ta Sonia

Avignon, Juillet 1958

Mon Michel,

J'aurais voulu t'écrire plus tôt, mais ce qui est gênant dans cette vie que je mène, et que tu connais maintenant, c'est que je n'ai guère d'endroit où je me pose dans la journée. Je traîne de-ci, de-là, m'asseyant sur la place entre deux choses à faire.

Le Centre est tombé un peu en sommeil depuis le départ des Tunisiens. Il y a relativement peu de monde. Ou alors des groupes très organisés qui ont leur programme fait d'avance. Mais étant donné que le résultat financier de l'opération sera satisfaisant pour la Mairie, que les gens qui y passent en repartent très contents, et que la tenue générale du Centre est bonne, je pense qu'on ne doit pas se casser la tête cette année. Si il arrive des gens avides d'« activités », nous sommes prêts à leur en fournir ; en attendant, chacun profite de ces semi-vacances.

La soirée à Villeneuve a été bonne. Les comédiens dans une forme éblouissante, mais le cadre manque totalement de charme. Sinon en coulisses. J'aurais voulu pouvoir filmer Vilar en costume noir d'Hermocrate se promenant à pas lents dans le cloître en relisant son rôle.

Je te joins le tract qui a eu beaucoup de succès et que Rouvet a tenu à me faire distribuer moi-même, pour faire plus « cadeau-souvenir ». J'ai terminé la soirée chez Hélène Cingrier qui habite dans la Chartreuse, dans d'anciennes cellules, une maison extraordinaire. Il y avait beaucoup de monde, dont Gérard Philipe, un peu saoul, Mollien, Wilson, Topart, etc. Dans l'après-midi, Rouvet m'avait kidnappée pour coller des étiquettes sur les sièges des spectateurs. Et je me disais que j'avais un métier sympathique qui me faisait en 48 heures coller des étiquettes, m'occuper d'un tract, faire une conférence (sur le TNP, aux jeunes d'un Centre), organiser une séance de cinéma. Sais-tu que je te suis très reconnaissante de me laisser profiter de tout cela, sans me donner mauvaise conscience vis-à-vis de notre famille, et en me soutenant au contraire comme tu le fais. Cela n'est pas aussi évident que tu le crois. Et jamais je ne l'oublie. Pas plus que je n'oublie que tu me laisse la voiture à Paris, et que tu trouves tout naturel que ma vie professionnelle me dévore à ce point.

J'ai passé les derniers spectacles chez les électriciens, c'est très sympathique, et très beau. En plus, on entend toutes les indications que se transmettent la Régie, le Contrôle, la Musique, etc. *Lorenzaccio*, hier, a été un triomphe, beau temps, salle archi-comble. Pour ce soir (les *Caprices*), plus une place non plus.

Les manifestations de l'après-midi sont bonnes. Conférences intéressantes (380 personnes pour écouter Jean Paris parler de *Hamlet* et *Lorenzaccio*). Le film sur Gide était bon.

Je suis sur la place, il est 21h. Je vais aller au spectacle à l'entracte (aucune envie de revoir *Œdipe*).

J'ai envoyé de l'argent à Erik. Une lettre des filles aujourd'hui, Cathie « trouve le camp long ». Mais il me semble qu'il fasse très mauvais. Ici c'est un soleil ininterrompu, et pas trop chaud.

Si tu ne l'as déjà fait, achète *Les Ecoutes* cette semaine. Tu y trouveras un article intitulé « Quand le Quai d'Orsay donne des directives à la Faculté de Médecine » et un interview de Vilar plutôt fantaisiste (ce qui explique que, pour une fois, j'ai acheté ce torchon !)

Je te quitte, mon chéri. Je me sens très près de toi. Et je t'embrasse, mon amour.
Ta Sonia.

Avignon, Juillet 1958

Pour la première fois aujourd'hui, il pleut, et je suis bloquée dans un café par un orage violent. J'ai tant de choses à te raconter que je ne sais pas quel bout les prendre. Et je crois que je préfèrerais te raconter de vive voix mes impressions. Quel week-end choisiras-tu pour venir ? Je te joins un programme. Ne peux-tu rester jusqu'au mardi soir ? J'aimerais que tu vois *Lorenzaccio*, qui se joue le lundi mais finit trop tard pour prendre le train le soir même. Je suis sûre que tu pourrais. Je serais si heureuse de ta présence, et si cela pouvait être le prochain week-end, cela couperait le séjour. Essaye de rester un peu. Vraiment, n'est-ce pas possible ? Écris-moi : TNP, Palais des Papes. Si je peux, je vais changer d'hôtel.

Ma robe est parfaite, et me donne beaucoup de plaisir. Apporte-moi ma robe bleu ciel en soie des Indes (sans oublier la ceinture), Rouvet aime qu'on soit un peu habillée le soir.

Je ne commence pas à te raconter mes impressions. Cela serait trop long. L'avant-première n'a pas mal marché. J'ai fait passer la location de 200 à 1600 places et ai contacté 20 entreprises nouvelles. Vilar et Rouvet sont contents. Je ne commence que maintenant à m'occuper (un peu) du Centre des jeunes.

Réponds-moi vite sur ta venue.
Je t'embrasse, mon Michel

PS : Qu'aurais-tu dit si tu étais venu le 14 juillet pour trouver une femme « incomestible » du début jusqu'à la fin du week-end ?

1959

Avignon, Juillet 1959

Mor chérie,

Il s'est encore passé un trop long temps avant que je puisse trouver un moment de calme pour écrire, bien que je pense à vous plusieurs fois par jour.

Michel m'a écrit depuis son retour de Beg-Meil, et il semblait très content. Cela m'a fait plaisir d'apprendre que Rémi était devenu plus facile. Pourvu que ça dure...

Ici, il fait de nouveau très chaud, après cinq jours relativement supportables. Le dernier soir avant la première représentation, où la pièce devait être répétée intégralement pour la première et la dernière fois, il a plu sans arrêt de 21h à 2h du matin. C'était la première fois que ça arrivait depuis treize ans !

Mes deux avant-premières ont été aussi réussies que possible. Beaucoup de nouveau public. Les salles n'étaient pas pleines, mais c'était impossible qu'elles le soient. Vilar et Rouvet avaient l'air satisfaits.

Maintenant, j'ai moins de travail et j'aurais dû rentrer le 21. Mais Michel vient les 25, 26 et 27, et je pense rester une semaine pour l'attendre. Il semble que ses projets d'avenir se soient effondrés. Cela se terminera peut-être malgré tout par le poste d'administrateur du TNP, mais ce ne serait pas la meilleure solution, loin de là.

Claude Sarraute est ici pour trois jours, et nous passons de bons moments. A part que je me couche trop tard, j'ai une vie très agréable en général. Je pourrai toujours dormir à Beg-Meil.

Le Songe d'une nuit d'été est une déception. Je trouve la pièce très ennuyeuse, mais beaucoup de gens disent qu'on peut la monter dans un style léger et poétique. Ce n'est pas le cas ici, et la critique va sûrement être mauvaise. C'est très regrettable en ce moment, où le TNP aurait bien besoin d'une bonne critique.

J'espère qu'il fait toujours beau en Bretagne. Peut-être l'eau sera-t-elle assez chaude pour que même moi puisse me baigner. Si les enfants ont besoin de vêtements, n'hésite pas à les acheter et tient les comptes. Je te réglerai dès mon arrivée.

Avignon, Juillet 1959

Mor chérie,

Mon Dieu, qu'il fait chaud. On s'habitue à vivre dans un bain de vapeur. Je rentre à Paris demain. Rouvet n'est pas content que je sois restée si longtemps. Mais c'est très difficile de s'arracher d'ici.

Avignon est de plus en plus passionnant. Il arrive chaque jour des gens de tous les pays. Un jour, on déjeune avec un acteur américain ; le lendemain, on fait une petite causerie devant des étudiants africains. Le Centre de Jeunes marche très bien. Presque chaque jour, un comédien y va pour discuter avec les jeunes.

Michel est venu 3 jours, mais il était préoccupé parce que Vilar attend toujours sa réponse en ce qui concerne la succession de Rouvet. Michel n'ose pas dire non définitivement avant de savoir ce qu'il va advenir de ses autres projets. C'est terrible

pour lui d'attendre si longtemps une réponse de l'Éducation nationale. On sent qu'il n'en peut plus.

Je pense arriver à Beg-Meil dimanche. Cela dépend de la place que je trouverai dans le train. Erik m'écrit tous les jours. J'ai de la peine à suivre le même rythme. Je pense qu'il va moins s'ennuyer maintenant que le fils de la maison est arrivé, et que ses lettres se feront plus rares.

1960

Avignon, juin 1960

Mor chérie,

C'est mon 3^e jour à Avignon et je suis comme chaque année étonnée d'avoir l'impression de n'avoir jamais quitté la ville. On se glisse dans la vie quotidienne comme si il ne s'était pas écoulé 11 mois.

Il fait très beau. La chaleur n'est pas accablante. J'ai beaucoup de choses à faire, à la fois pour le TNP et pour Vilar. Il aurait voulu que je reste un jour de plus, mais cela m'est difficile. Il faut que je sois à Paris vendredi matin.

Dimanche, j'ai fait les courses pour la semaine. Puis j'ai pris le Mistral à 13h et suis arrivée à 19h. C'est un train exceptionnel. Rémi est allé à la Grenouillère, ; Karin et Erik, qui étaient allés au Bal de Sciences Po dormaient encore quand je suis partie. La rumeur dit qu'Erik est rentré à 8h du matin. Il avait l'intention de demander qu'on avance la date de son oral, mais je ne sais pas s'il va réussir. Il part avec Michel le 2 juillet à un congrès Peuple et Culture à Boulouris.

Karin travaille, comme d'habitude. Elle était aux anges quand elle est partie au bal. Mais je n'ai pas pu savoir avant mon départ comment ça s'était passé. Je l'ai inscrite dans un cours privé qui prépare les futurs bacheliers à l'oral. Karin a trouvé que c'était une très bonne idée. Ce n'est qu'à mi-temps le matin ou l'après-midi.

La semaine prochaine, Michel va à Oxford du vendredi au lundi. J'aimerais bien aller à la Grenouillère manger des fraises, mais je suis invitée à une réception chez Tante Hélène, qui fête l'entrée d'un de ses fils dans les ordres.

Mon souci est de savoir quand j'aurai le temps d'acheter des vêtements pour tous les enfants : pour Erik à Tunis, pour Karin au Danemark, pour Cathie en Angleterre. Cela finira par se faire, et puis on peut acheter des vêtements ailleurs qu'à Paris !

Avignon, juillet 1960

Mor chérie,

J'ai quitté Paris vendredi. Cela avait tout d'une fuite : tout était en train de s'effondrer concernant l'appartement. Après que j'ai passé une semaine à tout préparer, décrocher les rideaux, etc. Puis quelques heures à prévoir l'arrivée des déménageurs, emballer, faire des cartons... Michel était au bord de la crise de nerfs. Mais je ne pouvais rien faire.

L'histoire est la suivante : Mme Baron, avec laquelle nous avions conclu l'échange, avait reçu une lettre de notre coopérative Terre et Famille lui disant que tout était en règle pour la cession des actions, mais que le garage ne faisait pas partie de l'appartement, et que Terre et Famille le récupérait pour un autre locataire.

Mme Baron dit qu'elle ne veut pas de l'appartement de Neuilly sans le garage. Elle a pourtant fait emballer ses affaires comme nous. Il y a maintenant deux possibilités : soit Terre et Famille change d'avis (mais Michel est très pessimiste), soit Mme Baron accepte malgré tout l'échange. Cette pauvre femme a vendu tous ses meubles, et tout enlevé de son appartement. Je trouve que c'est terrible pour elle.

Quand tu recevras cette lettre, une solution aura été trouvée d'une façon ou d'une autre. J'essaye de ne pas y penser. Si tout s'écroule, j'"emménage" de nouveau à Neuilly quand je rentrerai. Cela ne nous aura coûté que le prix de l'emballage et du déballage du déménageur, plus la déception et la fatigue de Michel. Il est allé de Terre et Famille à Mme Baron, d'un lycée à l'autre, à gaz de France, à la Cie de téléphone, pendant les deux dernières semaines. Il a très mauvaise mine et ne pèse plus que 59 kg. J'ai tellement pitié de lui. Mais cela n'aurait rien changé si j'étais restée à Paris. Je n'aurais rien pu faire de plus.

J'ai dormi dans le moulin de Prune vendredi, et roulé tout le samedi (650 km). Suis arrivée épuisée, avec une voiture très chargée. J'ai crevé une fois, mais suis quand même arrivée à Avignon vers l'heure du déjeuner. Quand on est seule, on ne peut pas dire que c'est très drôle.

Avignon est comme toujours une ville merveilleuse, mais l'ambiance a un peu changé ! L'absence de Rouvet se fait plus sentir ici. Je compte me détendre un peu après les premiers jours. Aujourd'hui, le Tour de France s'arrête ici, et la ville est dans une immense pagaille.

Michel arrivera à Beg Meil mercredi matin, s'il n'est pas obligé de changer ses plans. Soigne-le bien ; il a tellement besoin de se reposer.

Avignon, juillet 1960

Lettre à Michel

J'ai bien retourné dans ma tête le problème d'un séjour en Italie, mais je ne trouve pas de solution, sinon de sacrifier tout à fait les enfants, ce qui ne me paraît pas possible. Ta lettre m'a fait un très grand plaisir. Je l'attendais avec impatience, pour savoir comment était Bellagio. Et comme tu me manques terriblement en ce moment, elle m'a fait tout chaud au cœur.

Tu sais que j'ai un véritable complexe de frustration en ce qui concerne les voyages avec toi, mais j'ai beau y réfléchir, comment faire ? Je ne peux pas aller à Beg-Meil entre le 2 et le 7 août, pour 5 jours. Je devrais donc rester dans la région (ce qui me plairais fort) et te rejoindre vers le 6. Nous passerions une semaine ensemble, ce qui nous mènerait au 14 et nous ferait arriver à Beg-Meil vers le 16 août. Or, il me paraît absolument nécessaire de rentrer à Paris vers le 21 pour avoir une dizaine de jours dans l'appartement avant de commencer à travailler le 1^{er} septembre.

Comme je te le disais dans ma dernière lettre, il faudra en septembre, octobre, que je consacre toutes mes forces au TNP pour sauver la saison. Depuis Avignon, j'en ai envie. J'y crois à nouveau, et je voudrais servir Vilar, qui est tout de même un grand bonhomme, au maximum de mes forces, quitte à m'installer lentement dans l'appartement. En effet, cela voudra dire qu'il faudra que je triche le moins possible

sur mes horaires, et tu sais ce que cela signifie en période de rentrée scolaire, même sans déménagement.

Bref, une fois de plus, je crois que je suis coincée, car comment ne passer qu'une semaine avec les enfants ? Et comment ne rentrer à Paris que le jour où je dois reprendre mon travail ? Es-tu d'accord sur ce raisonnement ? Hélas !

Ne crains pas que nous nous disputions sur l'appartement. Je suis beaucoup moins ferme sur mes positions que tu le crois. Je te dirai quelles sont les choses auxquelles je tiens. Si tu n'es pas d'accord, je serai prête à y renoncer. Je crois tout de même qu'à travers toutes ces années, nous avons fait quelques progrès dans cette voie, et que nous ne sommes pas si loin d'avoir trouvé un mode d'emploi très au point. C'est une de mes grandes joies dans l'existence. C'est comme un cercle qui serait le contraire d'un cercle vicieux : le bonheur que j'éprouve à soir vivre avec toi, sans trop de heurt me donne l'envie de faire encore mieux ! Je m'exprime mal, mais je me comprends. (Ceci dit, je suis couchée dans mon grand lit, il est 2h du matin et si tu étais à côté de moi, ce serait un de nos grands jours !)

Je rentrerai donc à Paris le 2 et serai à Beg-Meil le 3 août, sauf si tu trouves une solution à mon problème. Va à Florence et viens à Beg-Meil quand tu voudras passer quelques jours. Peut-être rentreras-tu à Paris avec moi vers le 21 ? Et nous pourrons parler de l'appartement.

Avignon se poursuit, toujours aussi triomphal (pas une marche libre, ce soir, pour *Antigone*). Et pourtant, mistral continu et froid font que nous n'avons pas encore connu une soirée parfaite.

Soirée poétique de Gélin aux Bauds. Le lendemain Aix avec Vilar, suivi d'un dîner avec Jarre et Vilar dans une hostellerie de grand luxe aux Bauds. Poèmes de Lorca lus par Montero dans la cour d'un hôtel particulier, Dialogue de Vilar au Centre des Jeunes. Un Vilar éblouissant, au maximum de sa forme. Me témoignant une grande amitié (du moins pour lui...). Il s'habitue lentement à une présence, mais la mienne lui convient en ce moment. Ce qu'il faut comprendre avec lui, c'est qu'il ne connaît pas d'autre forme d'amitié que le travail en commun. Il ne faut surtout rien attendre de lui sur le plan affectif. C'est ce qui rend malheureux les comédiens et certains techniciens.

Tout ceci ne simplifie pas mes rapports avec Fresnac, toujours aussi en dehors de tout, et très jaloux. Mais je pense à la rentrée où Vilar aura repris sa personnalité parisienne, et où le TNP ce sera Blancheteau et Fresnac, et je ménage l'avenir.

Ce soir, Moinot est arrivé. Aux yeux du TNP, c'est la Personnalité officielle. Jamais venu au Festival avant. Et dans notre enthousiasme, on lui a tout déversé d'un coup sur le crâne, *Antigone* et les jeunes, le Verger d'Urbain V et le match de football... Je le revois demain pour le présenter à Laborde (patron des Cemea).

J'ai un travail passionnant ! Quelle chance j'ai eue. Je ne crois pas avoir rien fait pour la mériter.

J'aperçois quelquefois Adrien (Brunet) complètement envoûté par Avignon, qui prolonge son séjour de jour en jour, et que je ramènerai probablement en voiture avec un copain.

Bien sûr, il faut liquider tout à fait Adrienne maintenant. Affaire classée, surtout si elle n'habite pas Bd St Michel.

Je ramènerai probablement entre 50 et 60 000 francs d'Avignon. Je vis fort économiquement, mais sans me gêner.

Je me fais au manque de sommeil. Mais à Beg-Meil, ce sera des nuits de douze heures.

Maman m'écrit que Cathie a été très « absente » pendant le séjour de tes parents, mais qu'elle est redevenue elle-même après leur départ. C'est curieux comme elle n'arrive pas à se partager. Je comprendrai encore s'il s'agissait de moi et de la Tante Hélène. Mais entre ma mère et ta mère, le problème devrait être moins difficile.

Maintenant, il est 2h30. Le mistral souffle toujours.

Et moi, je me sens tout près... et trop loin de toi.

Sonia

1961

Avignon, juillet 1961

Mor chérie,

J'ai été morte de honte quand j'ai découvert que Michel ne t'avait pas envoyé l'argent. Je lui ai téléphoné exprès à Paris pour lui demander deux choses : l'argent et le matelas pneumatique. Et il a oublié l'argent. Il n'a pas eu le temps de donner le matelas à Annette, et maintenant il est dans notre voiture. Comme nous arriverons à Beg-Meil deux jours après Erik, j'espère que cela ne te gênera pas trop. J'envoie l'argent aujourd'hui.

Voilà donc que nos vacances commencent. J'aurais voulu t'écrire plus souvent d'Avignon, mais comme d'habitude les jours ont passé trop vite, surtout les dix derniers. Tout s'est très bien passé. Davantage de spectateurs que l'an dernier, des masses de jeunes, pour lesquels nous avons organisé beaucoup de choses. Erik et Jean-Pol étaient ravis. Erik serait bien resté encore quelques jours, mais Jean-Pol a pensé qu'il fallait s'en tenir au plan prévu. Je trouvais aussi que cinq jours à Avignon étaient suffisants. Ils ne se couchent jamais avant 1h30, et Erik a avoué qu'il fumait un paquet de cigarettes par jour. Ils sont donc partis le 27. Erik a téléphoné le premier de La Ciotat. Tout s'était bien passé jusque-là : St Rémy, les Baux, Arles, Marseille. A La Seyne près de Toulon, ils vont voir Annie qui y fait du camping et rester deux trois jours. Erik était content, un peu fatigué mais satisfait. Ils pensent être à Avignon le 6 et prendre un train pour Beg-Meil.

Michel est resté quatre jours à Avignon. Il en a profité pour visiter Arles, Aix, Nîmes, qu'il ne connaissait pas. J'étais très occupée et ne pouvais le voir beaucoup dans la journée.

Maintenant, j'essaye de me libérer de l'ambiance d'Avignon et de me mettre en humeur de vacances. Nous sommes partis hier vers 15h, et avons décidé de profiter de tout, sans horaire ni itinéraire. Le résultat a été que nous n'avons pas dépassé un petit village près de Digne (à 100 km d'Avignon). Nous sommes dans un petit hôtel, où je suis en train de prendre mon café dans le jardin. Hier nous avons visité la Haute-Provence et nous sommes baignés dans la Durance. C'est une région magnifique.

Nous nous dirigeons maintenant vers l'Italie. Nous jouissons de suivre toutes nos envies, sans plan préconçu. Je ne suis pas si fatiguée que je le croyais, malgré un grand retard de sommeil. On n'est jamais fatigué quand on s'amuse !

Dès que nous aurons une adresse à Florence, je te la télégraphie. Ce n'est pas normal que tu ne puisses pas nous joindre si il arrive quelque chose. Nous arriverons probablement à Beg Meil le 13.

J'ai de plus en plus de mal à écrire en danois, et de ce fait je ne te raconte pas le dixième de ce que je voudrais. D'un autre côté, ce serait artificiel de t'écrire en français. Donc, pas de solution.

Merci pour tout. Sans toi, rien de tout cela ne serait possible, et ne crois pas que nous l'oublions. Je me sens intensément en vacances. C'est merveilleux.

Avignon, juillet 1961

Mor chérie,

Maintenant que j'ai écrit à tous mes enfants, il est temps que je pense à toi. Quand tu recevras cette lettre, Michel sera bien arrivé, et peut-être déjà reparti. Je suis contente de savoir qu'il a pu voir un peu les enfants. J'ai l'impression que cela ne s'est pas trop mal passé avec Erik. Les bons résultats de son examen (dont je suis très fière) ont dû aider.

J'ai quitté Paris en laissant une masse de petits messages sur les choses à faire. J'ai hâte de savoir si tout cela a été exécuté, si Karin a eu son tailleur et son passeport. Tout cela va s'arranger finalement, et d'Avignon tout est si loin.

J'ai retenu une chambre pour toi à l'Auberge de France pour les 24, 25 et 26, comme nous l'avions décidé.

Jusqu'à présent, tout s'est bien passé, mais la journée d'aujourd'hui a été épuisante. J'ai dû me lever à 6h du matin pour aller chercher quelqu'un à la gare, et cela ne convient pas à mes heures de coucher. La première semaine est toujours la meilleure, car il y a tous les soirs une répétition dans la Cour d'Honneur, et c'est de loin ce qu'il y a de plus intéressant. Je ne sais pas comment sera le spectacle, mais en tout cas, tout le monde a travaillé dur.

Il fait un temps splendide, presque trop chaud, mais c'est ce que nous voulons car alors les soirées sont bonnes. J'ai un petit bureau qui est bien frais.

Je me réjouis à l'idée de voir Erik lundi, et espère – sans trop y croire – qu'il a été raisonnable et qu'il s'est couché tôt.

1967

15 février 1967 Lettre à Mario Baratto

Cher et noble ami,

Sache d'abord – et une fois pour toutes – que tu n'as jamais besoin de te justifier d'être venu à Paris sans me voir, car je situe mes rapports avec toi à un niveau si élevé qu'ils ne peuvent être concernés par des vétilles comme celles-là ! Question définitivement réglée, donc.

Ceci n'empêche pas que – pour la même raison – il est fort agréable de te rencontrer...

Toutes les objections que tu fais au projet de Vilar sont mauvaises.

1°) Comme nous sommes tous des internationalistes convaincus, le problème de la nationalité est sans importance. Il s'agit – autant que j'ai pu le comprendre – d'un espèce de séminaire de discussion, où viendraient successivement Vilar, Planchon, Bourseiller, Béjart. Il s'agirait d'animer ces discussions et de les faire progresser.

Donc,

2° Tu es, de loin, la personne la plus qualifiée pour faire ça, vu que :

- a) Tu es un étonnant animateur
- b) Tu es le seul universitaire que j'ai rencontré qui se place à l'intérieur du théâtre et qui est donc de plain-pied avec les comédiens.

Je retiens une chose, la seule qui compte : tu n'es pas contre l'idée de venir à Avignon pendant une dizaine de jours. C'est le point le plus important.

Vient ensuite celui de savoir si tu viendras en France, et combien de fois, d'ici juillet. Hélas, Vilar quitte la France (tournée en URSS avec l'Avare et l'Heureux Stratagème) du 1^{er} au 31 mars. Tu ne pourrais donc pas le voir avant avril. Je vais en reparler avec lui.

La chute du TNP devient vertigineuse. Je t'envoie quelques articles parus récemment dans la presse. Comme toujours, quand le vent tourne, il tourne totalement, d'un coup, et avec une grande injustice, tout de même. Tout cela était prévisible, c'est en majeure partie vrai, mais il y a quelque chose d'irritant dans cette attaque subite. Et si les critiques analysent bien la situation, ils ne proposent guère de remèdes. Je n'en vois pas beaucoup, pour ma part.

On ne sait si Wilson va demander le renouvellement de son contrat. Moi, en tout cas, je pars. J'ai donné ma démission et quitte le 1^{er} juin. Ensuite Avignon, et en septembre ??? Vilar, flou comme toujours. En tout cas, je ne pouvais plus rester au TNP. C'était insupportable. Mon départ ne semble guère affecter Wilson et Ruaud. Ils sont un peu légers : les associations suivant maintenant le mouvement général contre le TNP, mon départ va leur paraître un symbole.

Il y a bien d'autres choses à te raconter. Il faudrait trois heures : l'avenir du Sarah-Bernhardt ; nouveau Théâtre Municipal Populaire, Mollien et Planchon candidats à la direction ; les difficultés de Tréhard, Dasté, Planchon ; la politique de Moinot ; la position de Vilar ; l'avenir d'Avignon (maison de la Culture d'un type nouveau ??). Tout cela nous agite beaucoup.

Michel est épuisé, donc insupportable. Karin déprimée, Erik lancé dans le théâtre (il paraît qu'il prépare le Conservatoire !!!), Cathie farfelue et Rémi bluffeur et paresseux. Quant à moi, je lutte contre un certain découragement qui m'affecte à tous

les niveaux de ma vie. Mais il faut ressembler à l'image que les gens se font de vous, donc je vais surmonter tout cela pour redevenir une « brave ruminante scandinave sans problèmes ».

Je pars avec Michel à Beyrouth du 17 février au 2 mars. Écris-moi pour que je trouve ta lettre à mon retour.

Je t'embrasse

Sonia

Avignon, juin 1967

Très cher Mario (Baratto)

Tu es un monstre, c'est tout à fait indéniable ! Je suis là, à attendre patiemment ta venue pour te dire que Vilar veut te voir, et voilà que j'apprends que tu es venu et reparti ! Tu remarqueras que je ne me plains pas en tant que Sonia. Nos liens étant indestructibles, nous ne sommes pas à ça près, mais je parle travail. Et je conclus – donc – que tu es un monstre.

Revenons aux choses sérieuses. MM. Vilar et Planchon (excusez du peu) souhaiteraient – humblement – que M. le professeur Baratto soit l'animateur de journées d'études ou de discussions sur « l'interprétation », au prochain Festival d'Avignon. C'est sérieux et ces messieurs espèrent... Ils auraient souhaité qu'à l'occasion d'un de tes voyages une réunion ait lieu entre vous trois, pour étudier la question.

Il faudrait que tu m'écrives vite ce que tu penses de tout cela, et si tu as le projet de venir à Paris dans un proche avenir (pleurons au passage sur le proche passé...).

J'ai tant de choses à vous raconter que je renonce... En style télégraphique, les événements du jour sont :

- Je quitte le TNP (le 1^{er} juin)
- Je travaille pour Avignon (juin, juillet, août)
- Je ne sais pas ce que je ferai en septembre
- Le TNP est en train de s'effondrer (attaque violente de la presse, terrible recul du public)
- A Avignon : Lavelli, Godard, Bourseiller, Planchon, Béjart (11 juillet-15 août)
- Vous devriez écrire pour inviter Pascal quelques jours à Venise. Il ne viendrait pas, mais cela lui remonterait le moral (aucune proposition depuis 6 mois)
- Je vous aime... en bloc et en détail

Sonia